

# Monologue de Selkirk

Sans craindre qu'un rival contre mes droits conspire,  
Je suis le souverain de tout ce que je vois :  
De l'une à l'autre rive, et les airs et les bois  
Sont peuplés des sujets de mon paisible empire.  
Toi que du sage a trop vanté l'amour,  
Solitude, où sont donc tes charmes ?  
Ah ! plutôt habiter au milieu des alarmes,  
Que régner dans la paix de cet affreux séjour !

Ici finit ma course, ici je me désole,  
Exilé de l'humanité,  
Inaccessible aux sons de la douce parole,  
Et de la mienne épouvanté.  
Les animaux avec indifférence  
M'ont vu dans cette plaine errant parmi leurs jeux :  
L'homme est si peu connu d'eux,  
Que même leur douceur n'est pour moi qu'une offense.

Présents de la divinité,  
Charmes de la société ,  
Amitié tendre, amour fidèle,  
Vous que j'ai perdus pour jamais,  
Que bientôt je vous goûterais  
Si du rapide oiseau je possédais les ailes !  
À la sainte religion  
Devant ma consolation,

Dans les conseils de la vieillesse  
Je trouverais la vérité ;  
Je retrouverais ma gaîté,  
Dans la gaîté de la jeunesse.

Religion ! Plus d'un trésor  
Est caché dans ce mot sublime,  
Bien préférable, à mon estime,  
Au prix de l'argent et de l'or :  
Mais pour ces désertes vallées  
L'instant de la prière a-t-il jamais sonné ?  
Mais dans ces roches désolées  
L'airain religieux n'a jamais résonné !  
Au signal d'un deuil qui s'apprête  
Ces lieux ne sont point effrayés :  
Ces lieux ne sont point égayés  
Par l'annonce d'un jour de fête !

Vents, dont mon existence et mes cris superflus  
Sont l'éternel jouet sur ce bord solitaire,  
Me refuserez-vous des rapports d'une terre  
Que mes yeux ne reverront plus ?  
Après l'amitié qui l'appelle  
L'amitié plaintive et fidèle  
A-t-elle envoyé des regrets ?  
Dites-le-moi, vents que j'implore :  
Loin de mes amis pour jamais,  
Dites-moi qu'il m'en reste encore.

Ô Dieu ! que la pensée est prompte en ses écarts !

La foudre a sillonné la nue,  
La lumière a frappé ma vue  
Moins rapide que ses regards.  
Pensé-je à ma terre natale,  
Des mers franchissant l'intervalle,  
Tout-à-coup je crois m'y revoir :  
Erreur passagère et funeste  
Dont le souvenir ne me reste  
Que pour aigrir mon désespoir !

Mais la bête sauvage a gagné son repaire,  
Mais l'oiseau de la mer en son nid est rentré !  
Rentrions sous mon toit solitaire.  
Le temps au repos consacré  
Est connu même en cette terre :  
La miséricorde d'un Dieu  
Se fait reconnaître en tout lieu.  
Sainte et consolante pensée,  
Qui rend à mon âme oppressée  
L'espoir trop prompt à la quitter,  
Et, contre un désespoir funeste  
De ma force assemblant le reste,  
Me fait un devoir d'exister.

Écrit en 1795.

Antoine-Vincent Arnault (1766–1834)